

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice MANQUAT

Mémoires d'un chien : recueillis par M. Manquat,
partie VI / Black

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1948, tome 46, p. 171-174

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Mémoires d'un chien

(Recueillis par M. Manquat)

VI

Mon titre, coloré ou non, de Samoyède, ne m'empêche pas d'exercer mes fonctions de chien aboyeur, et j'occupe jour et nuit dans ce but, le vestibule de la maison.

Un matin, vers 9 heures, j'y vis arriver Ernestine sens dessus dessous. Elle venait du jardin. Elle courtut à la cuisine où la patronne en robe de chambre et bigoudis bricolait je ne sais quoi.

— Madame, Madame, cria-t-elle, y a une poule qu'est disparue.

— Une poule disparue ?...

— « Oui, Madame, elle était encore là hier soir. Ce matin, elle n'y est plus. A sa place, y a du sang.

— Du sang !

— Oui, Madame. Probable que c'est une mauvaise bête qui l'a saignée et emportée, un renard, peut-être bien.

— Un renard, ça m'étonnerait, observa judicieusement la patronne, les renards ne viennent pas en ville, même la nuit. Pour moi, c'est une belette.

Ayant ainsi parlé, Madame Pépin-Mépié se précipita dans le bureau de son mari. Je l'y suivis sans me faire remarquer. Mon maître, au milieu de gros livres, avait l'œil sur un microscope.

Madame Pépin entra en trombe :

— Jacques, Jacques, il y a une poule saignée !

Mon maître, très absorbé par son observation et habitué à ces entrées tempétueuses de son épouse, se contenta de murmurer :

— Ah bon !

— Comment bon ? éclata la patronne. Je te dis qu'il y a une poule saignée, c'est une belette... elle a été emportée...

Monsieur Pépin-Mépié leva les yeux de son microscope avec un évident regret et le regard ébloui et un peu perdu :

— Comment dis-tu, Bobonne ? interrogea-t-il, il y a une poule qui a emporté une belette ?...

— Oh ! Jacques, je t'en prie, ne dis pas de bêtises ; reprends tes esprits. Je te répète qu'une belette a saigné et emporté une de nos poules, comprends-tu, u-ne-de-nos-pou-les.

— Inutile de crier, j'entends.

— Eh bien ?...

— Eh bien, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? dit posément mon maître en replaçant son œil sur le microscope.

— Es-tu naturaliste ? Ou ne l'es-tu pas ? hurla sa délicate épouse.

— Je suis naturaliste, mais je ne suis pas chasseur de belettes.

— Enfin un naturaliste doit cependant connaître les moyens d'empêcher les belettes d'emporter les poules...

Monsieur Pépin-Mépié releva les yeux et cette fois, je vis qu'il réalisait la situation :

— Ma chère amie, dit-il, aucun naturaliste ne te fournira les moyens d'empêcher les belettes d'emporter les poules, pour l'excellente raison que les belettes n'emportent pas les poules ; elles se contentent de les saigner.

— Alors, à ton avis, quelle est la bête qui a emporté la nôtre ?

— Ça, je l'ignore. Tout ce que je puis te dire, c'est que ce n'est ni un tigre, ni un vautour, ni une belette.

— Il n'y a pas là de quoi plaisanter, déclara la patronne, et puisque tu le prends sur ce ton, je me retire.

Et elle se retira, suivie de moi, tandis que mon maître se remettait tranquillement à ses études.

Nous redescendîmes à la cuisine où se tint un conseil de guerre entre Madame Pépin-Mépié et Ernestine. Madame expliqua qu'il s'agissait vraisemblablement d'un putois ; que, pour prendre cette bête, elle chargeait Ernestine d'aller immédiatement acheter un piège ; mais que, par surcroît de précaution, on lâcherait Pouf la nuit prochaine dans le jardin. Nul doute que si Pouf apercevait le maraudeur, il ne sautât sur lui et le mît à mal. En l'écoutant parler, je poussais Pouf de la patte ; mais lui, les yeux à demi fermés, paraissait indifférent à cette conversation. En réalité, il la suivait attentivement, car, quand Ernestine fut sortie à la recherche d'un piège à putois et Madame Pépin-Mépié remontée dans sa

chambre, il me dit : « Elle en a de bonnes, la vieille. Si elle s'imagine que je vais aller me mesurer avec un putois, au risque d'un mauvais coup de dent ! Merci. Très peu pour moi. »

A la nuit tombante, Madame, Ernestine et moi, nous allâmes poser le piège. La patronne ayant avisé un trou à la base du mur du jardin, décida d'y placer l'engin, « car, dit-elle, il n'y a que là que peut arriver la bête ». Puis nous rentrâmes. Ernestine, sur l'ordre de la patronne, saisit Pouf et le jeta dans le jardin. Avec toutefois cette consigne : « Attrape la bête ». Du perron, j'observai Pouf. Je le vis se diriger vers un arbre, y grimper, passer sur la crête du mur, revenir vers la maison en suivant cette crête, se glisser vers une lucarne du grenier et y entrer tranquillement. Je constatai une fois de plus le manque de zèle professionnel de mon ami Pouf. Pour moi, je m'installai sur mon tapis du vestibule et quand toutes les lumières furent éteintes, je m'endormis.

Il pouvait être minuit quand je fus brusquement réveillé. Il me semblait entendre un bruit léger. Très consciencieusement, je me mis à aboyer. Ce bruit persistant côté jardin, je persistai à lâcher tous les gaz. Bientôt, je perçus qu'on remuait au premier étage et Madame Pépin-Mépié ne tarda pas à apparaître en robe de chambre, les pieds nus dans des sandales et un bougeoir allumé à la main. Son ombre immense se détachait sur le mur. A sa vue, je cessai d'aboyer et courus à sa rencontre en frétilant. Elle examina le vestibule, n'y vit rien d'anormal, écouta. Pas un bruit. Alors, la voilà qui entre en fureur contre moi, sale chien, dit-elle, qui l'ai fait se lever pour rien. Je crus un instant qu'oubliant ma noblesse de Samoyède, elle allait m'administrer une correction. Mais il faisait un peu frais, ma patronne était légèrement vêtue : elle se hâta de regagner son lit, et moi je regagnai mon tapis. La nuit s'acheva sans incident.

Dès 6 heures du matin, je fus réveillé par Ernestine qui traversa le vestibule pour aller au jardin. Elle revint bientôt, affolée. Elle monta l'escalier en vitesse ; je l'entendis frapper à la porte de la patronne et lui crier : « Madame, y a encore une poule disparue et pas de putois pris. » Puis je vis Madame Pépin-Mépié descendre en pet-en-l'air, suivie d'Ernestine, et toutes deux courir

au jardin. Et ensuite apparut mon maître en robe de chambre qui les rejoignit. Je me lançai derrière lui. M. Pépin-Mépié examina la cage des poules et ses environs. Tout à coup, il regarda le sol avec attention. Après quoi il déclara :

— Le putois qui prend nos poules me paraît avoir deux pattes et porter des souliers. Voyez.

Et il indiquait sur la terre meuble des traces de pas qu'il suivit. Il ajouta :

— Il est venu par ici.

Et il montrait le mur où s'apercevaient des érailllements.

— Mais alors, s'écria la patronne, s'il est venu pendant la nuit, comment se fait-il que Black n'ait pas signalé sa visite ?

— Il me semble, observa M. Pépin, avoir entendu Black aboyer cette nuit.

— Au fait c'est vrai, reconnut son épouse. Je suis même descendue voir pourquoi il aboyait ?

Elle n'ajouta pas qu'elle m'avait injurié parce que j'aboyais.

— La nuit prochaine, on le mettra dans le jardin, décida Madame Pépin-Mépié.

Et la nuit suivante, on me mit dans le jardin. Il n'y faisait pas chaud. Et ce fut peine perdue, car le voleur de poules ne reparut plus. Ça ne m'étonne pas : les poules des Pépin-Mépié sont si maigres et si moches qu'elles ont dû le dégoûter de la volaille.

Une après-midi arrivèrent à la maison deux Messieurs, l'un grand assez vieux, rasé de près, cheveux blancs au vent, le teint couleur de brique ; l'autre petit, encore jeune, très brun et très vif. Mon premier mouvement fut d'aboyer. Mais, outre que ma patronne survint immédiatement, je sentis que ces Deux-Pattes étaient amis des chiens. Car, comme le dit mon savant maître, nous autres, nous sommes dirigés par le nez. Et non seulement nous percevons les odeurs matérielles, mais si un être humain a pour nous de la sympathie ou de l'antipathie. Ce sont des choses qui ne se raisonnent pas ; elle s'imposent à nous comme s'impose à des yeux ouverts de voir, ou fermés, de ne pas voir.

BLACK